

## Philosophie du langage et de la connaissance

M. Jacques BOUVERESSE, professeur

### A. Cours

Le cours de l'année 1995-1996 a porté, comme l'indique le titre, « Sens et non-sens », sur la question de savoir comment le non-sens est possible et ce qu'il est. Presque tous les logiciens, philosophes du langage et linguistes ont considéré comme indispensable de faire une distinction entre au moins deux espèces fondamentalement différentes de non-sens. Il y a des phrases qui n'ont pas de sens, parce qu'elles contiennent un ou plusieurs constituants auxquels on n'a pas donné de sens, comme par exemple le vers de Lewis Carroll, « All mimsy were the borogoves » (dans la traduction d'Henri Parisot : « Tout flivoreux vaguaient les borogoves »). Et il y en a d'autres qui n'ont pas de sens non pas à cause de l'absence de sens de certains des mots qui y figurent, mais en vertu du sens même de ces mots, qui interdit de les utiliser dans des combinaisons comme celles dont il s'agit. Il y a des cas dans lesquels la composition des significations partielles se révèle impossible et ne donne pas comme résultat la signification unitaire attendue. C'est ce qui se passe aussi bien avec les non-sens que l'on est tenté de qualifier de purement syntaxiques comme « César est et » qu'avec les non-sens sémantiques comme « César est un nombre premier ». Dans les deux cas, les mots n'ont pas le genre de signification qui est requis pour qu'ils puissent être combinés de cette façon. Dans le deuxième, le résultat obtenu est assurément une phrase possible et syntaxiquement correcte. Mais elle est dénuée de sens, parce que, tout en respectant les règles de la grammaire linguistique, elle viole des règles d'une autre nature, qui relèvent de ce qu'on peut appeler la logique ou la grammaire logique. Dans une langue logiquement parfaite, la construction de phrases de cette sorte serait rendue impossible, sans que l'on ait à se préoccuper de la signification des mots, par les règles de formation elles-mêmes.

On peut appeler cette conception, comme l'a fait Cora Diamond, dans son livre, *The Realistic Spirit* (1991), la conception naturelle du non-sens. Or cette conception a été rejetée par Frege et à sa suite, de façon encore plus explicite et radicale, par Wittgenstein. C'est une constatation qui peut sembler à première

vue très surprenante, parce que Frege a été considéré généralement comme l'initiateur de tous les programmes qui, comme c'est le cas, par exemple, de celui de Carnap, cherchent à compléter les règles de la grammaire usuelle par des règles « logiques » qui permettraient d'exclure aussi bien les non-sens du type « César est un nombre premier » que les non-sens du type « César est et ». En réalité, si on accepte le point de vue de Frege et de Wittgenstein, il n'y a pas une catégorie spéciale de non-sens qu'on pourrait appeler les « non-sens bien formés » ; et la supériorité d'une langue logique idéale comme l'idéographie fré-génne sur la langue vernaculaire ne consiste pas, comme on l'a cru généralement, dans la capacité qu'elle a d'exclure les non-sens de cette sorte. L'idéographie supprime les inconvénients qui peuvent résulter de la possibilité qu'a la langue naturelle d'utiliser un même mot dans des rôles logiques très différents, par exemple à la fois comme nom propre et comme terme conceptuel, mais pas les non-sens bien formés, car il n'y en a pas, même dans la langue ordinaire. Il n'y a, fondamentalement, qu'une seule espèce de non-sens et un seul type d'explication possible et pertinent pour le non-sens. Si une phrase n'a pas de sens, c'est toujours parce que l'un ou l'autre de ses constituants n'en a pas reçu, ce qui signifie que la différence entre « César est un nombre premier » et « Les borogoves sont des bipèdes » est loin d'être aussi importante qu'on pourrait le croire. Dans le *Tractatus*, Wittgenstein dit que, si la phrase « Socrate est identique » n'a pas de sens, c'est parce que nous n'avons simplement pas donné de sens au mot « identique », utilisé comme adjectif, et non parce qu'il est impossible ou absurde d'essayer de le faire.

Ce qui peut donner l'impression du contraire est, pour une part essentielle, le fait que les représentations psychologiques qui accompagnent normalement l'usage d'un mot familier peuvent très bien rester présentes lorsqu'il est utilisé dans une combinaison dénuée de sens. Mais la représentation est une chose et la signification en est une autre. Et la tentation à laquelle nous devons résister est celle qui nous incite à croire que nous avons donné une signification à un mot parce que nous sommes capables de lui associer des représentations, des actes et des processus mentaux plus ou moins caractéristiques. Frege et Wittgenstein pensent que, si nous ne voulons pas risquer de retomber dans une forme quelconque de psychologisme, nous devons admettre que, si une phrase n'a pas de sens, il n'est pas possible non plus d'attribuer un rôle logique et une signification déterminés aux mots utilisés dans *cette* phrase. Ce qu'on appelle le principe contextuel fré-géen : « C'est seulement dans le contexte d'une phrase qu'un mot a une signification », pourrait avoir précisément pour fonction d'exclure la combinaison : phrase dénuée de sens-constituants doués de sens. Ce n'est donc pas en vertu du sens de certains mots, mais de leur absence de sens dans le contexte considéré, que la phrase n'a pas de sens. On ne peut même pas parler d'une signification que la phrase, compte tenu de la signification de ses mots, devrait avoir et ne réussit pas à avoir. Il n'y a pas, en l'occurrence, de significations déterminées que l'on ait cherché, sans y parvenir, à faire aller ensemble dans la phrase.

Wittgenstein nous exhorte, dans le *Blue Book*, à ne pas oublier que les mots n'ont pas une signification *réelle*, qui leur aurait été conférée en quelque sorte par une puissance étrangère, mais toujours uniquement la signification que quelqu'un leur a donnée. Il résulte de cela qu'il n'y a pas des expressions qui ont par elles-mêmes un sens et d'autres qui, par elles-mêmes, n'en ont pas, mais seulement des expressions auxquelles nous donnons un sens et des expressions auxquelles, pour de bonnes raisons, nous ne voulons pas donner un sens (autrement dit, un usage). Wittgenstein, qui n'aime visiblement pas beaucoup la question « Cela a-t-il un sens ? », dit : « Cela a-t-il un sens ? — Si tu lui donnes un sens, cela a un sens. » Un des objectifs principaux du cours a été d'examiner la façon dont il a appliqué, de façon cohérente et radicale, cette conception à tous les exemples de non-sens, y compris ceux auxquels on est tenté d'attribuer une certaine « positivité » et une importance particulière, comme c'est le cas pour les non-sens que l'on peut qualifier de « philosophiques ». Le point crucial est ici que l'on peut très bien s'imaginer que l'on a donné une signification à un mot, alors qu'en réalité on ne l'a pas fait. De façon générale, l'impression que l'on peut avoir de vouloir dire réellement quelque chose par une phrase ne garantit nullement qu'on ait réussi à lui donner un sens ou même simplement essayé de le faire. Le reproche que l'on peut adresser aux philosophes n'est donc pas, comme on pourrait le penser, de produire des énoncés qui, pour des raisons que l'analyse logique fait apparaître, *sont* dénués de sens, mais plutôt de ne pas donner de sens à certains mots dans les phrases qu'ils utilisent et de s'imaginer qu'ils l'ont fait essentiellement parce qu'ils sont trompés par la similitude qui existe entre celles-ci et d'autres phrases dans lesquelles les mots en question ont un sens et un usage familiers.

On pourrait résumer la conception que Wittgenstein adopte sur la question du non-sens en disant que, pour lui, un non-sens n'est pas un sens impossible ou inexistant, en quelque sorte un sens qui n'a pas de sens. Il est toujours le non-sens d'une expression qui a été exclue du langage et, pourrait-on dire, retirée de la circulation. Or une expression ne peut pas être exclue et en même temps pas tout à fait exclue. Wittgenstein résiste par conséquent fortement à l'idée qu'il pourrait y avoir des degrés dans l'impossibilité et le non-sens. On est tenté de dire que, parmi les non-sens, certains sont plus près que d'autres d'avoir un sens. « César est un nombre premier » a un reste de sens ou une apparence de sens dont « César est et » semble, au contraire, totalement dépourvu. Wittgenstein soutient pourtant que, si l'expression « éprouver la douleur de quelqu'un d'autre », par exemple, n'a pas de sens, elle n'en a pas plus qu'« éprouver abracadabra » ou même que n'importe quelle suite de mots choisis arbitrairement.

Les conséquences qui résultent de cela pour la philosophie de la logique et des mathématiques sont extrêmement importantes et ont été examinées avec un soin particulier. Si l'on en croit Wittgenstein, le résultat de la démonstration de l'impossibilité d'effectuer la construction de l'heptagone régulier avec la règle et le compas est de nous persuader d'exclure une fois pour toutes de notre notation

l'expression « heptagone régulier construit avec la règle et le compas ». La conception qui est défendue par des auteurs comme Bolzano et Husserl est que les expressions de cette sorte ne sont pas sans signification, mais seulement sans objet. Elles ont bien un sens, mais celui-ci est de nature telle qu'il est exclu qu'un objet puisse lui correspondre ; et c'est ce que nous montre la démonstration d'impossibilité. Wittgenstein n'accepte pas l'idée qu'une expression puisse constituer la description d'un objet, mais d'un objet qui est, dans certains cas, impossible, en vertu du sens même de la description ou, en tout cas, du sens qu'elle aurait, si elle en avait un. Ce qui n'est pas possible ne peut pas non plus être décrit. Ce qu'il faut dire en pareil cas est, d'après Wittgenstein, que nous sommes incapables d'extraire des mots une description quelconque et donc de transformer l'expression en la description de quoi que ce soit. C'est un point sur lequel il s'oppose, de façon très caractéristique à Turing, qui, dans la discussion, ne consent pas à abandonner tout à fait la conception classique.

Comme il était logique de le faire, le cours s'est achevé par une confrontation directe et détaillée entre la conception de Wittgenstein et celle qui est défendue par Husserl dans les *Recherches logiques*. Wittgenstein adopte une position qui est au plus haut point paradoxale, lorsqu'il affirme que toutes les impossibilités de l'espèce qu'il appelle « grammaticales » sont des impossibilités dans le même sens et aussi radicales les unes que les autres. Cela implique notamment que la distinction que Husserl estime indispensable de faire entre le non-sens proprement dit (*Unsinn*), par exemple « vert est ou », et le simple contresens (*Widersinn*) ou l'absurdité, par exemple « un carré rond », n'a pas du tout l'importance philosophique qu'on lui accorde généralement. Pour Husserl, la grammaire pure logique a pour fonction d'exclure le non-sens, et non le contresens, qui constitue une partie, et une partie importante, du domaine du sensé ou signifiant (*sinnvoll*). Si on regarde les textes de près, on s'aperçoit que ce qui suscite la méfiance de Wittgenstein est l'image suspecte qu'il y a derrière l'idée husserlienne d'une « morphologie pure des significations ». La critique de la mythologie du « corps de signification » constitue une mise en question directe de la tendance que l'on a à concevoir les significations comme des configurations d'une certaine sorte qui s'ajustent ou ne s'ajustent pas entre elles dans un espace situé en quelque sorte à l'arrière-plan des mots. Wittgenstein ne trouve pas satisfaisante l'explication qui consiste à dire que, si les mots, dans certains cas, ne vont pas ensemble et ne produisent pas de sens, c'est essentiellement parce que leurs significations, dans la troisième dimension ou dans l'espace géométrique de la signification qu'ils ont derrière eux, ne vont pas ensemble.

Il est vrai que, lorsque nous considérons une expression contradictoire comme « un carré rond », nous pouvons avoir l'impression d'une sorte de collision ou de télescopage qui se produit entre les représentations psychiques associées aux mots. Mais, pour Wittgenstein, c'est essentiellement la tendance que nous avons à confondre la signification d'un mot avec la représentation mentale concomitante qui nous incite à transposer cette idée aux significations elles-mêmes et à parler

d'une sorte de collision logique qui se produit, en pareil cas, entre les significations. Le rejet de cette idée constitue donc, chez lui, le dernier stade, le plus radical, de la rupture avec le psychologisme. Aussi étrange que cela puisse paraître, ce qui l'oppose à Husserl et finalement à Frege lui-même est le sentiment qu'il a qu'une conception de la signification comme celle qu'ils défendent ne peut l'être, en dernière analyse, qu'au prix d'une sorte de psychologisme résiduel. L'impression psychologique qu'il se produit, à certains moments, une sorte de blocage dans le « mécanisme » de la signification pourrait très bien ne relever, justement, que de la psychologie et constituer pourtant la raison ultime qui nous incite à utiliser l'image d'un mécanisme logique dont les pièces sont constituées, cette fois, par des significations, et non plus seulement par des représentations mentales, et ont des possibilités d'ajustement et de mouvement qui sont déterminées *a priori* dans un univers de significations.

Si on accepte la critique que Wittgenstein formule contre l'image du « corps de signification », il n'est pas évident que l'idée même d'une théorie compositionnelle du sens, sous la forme sous laquelle elle est généralement défendue, puisse encore être conservée. Frege (et le Wittgenstein du *Tractatus*) considèrent comme allant à peu près de soi que la signification d'une expression complexe doit être une fonction compositionnelle de la signification de ses parties. Cette supposition semble indispensable pour expliquer la capacité que nous avons de donner immédiatement un sens à des phrases que, pour la plupart, nous n'avons jamais rencontrées auparavant. Mais Wittgenstein semble avoir fini par trouver philosophiquement très contestable l'idée (ou l'image) frégéenne de parties de sens qui correspondent aux parties de la phrase et qui sont ou ne sont pas capables de s'assembler en un tout (un sens propositionnel unitaire). Les implications qui pourraient résulter sur ce point, pour la théorie de la signification et la philosophie du langage, de l'adoption d'une conception du sens et du non-sens comme celle de Wittgenstein (si elle est réellement défendable), sont donc, à première vue, d'une portée considérable. Mais c'est un aspect de la question qui n'a été qu'effleuré cette année et dont l'examen devra probablement être repris ultérieurement.

## B. Séminaire

Le séminaire de cette année a été consacré à la discussion de certaines questions concernant la théorie et la philosophie des couleurs. L'idée initiale était de comparer le point de vue de Helmholtz, de Hering, de Mach et de Brentano sur le problème de la composition des couleurs et sur la différence caractéristique qui semble exister sur ce point entre la couleur et le son, puisque l'œil ne dispose apparemment pas, pour analyser les couleurs composées et reconnaître les constituants qui entrent dans leur composition, de capacités comparables à celles de l'oreille pour le son. C'est une différence que Helmholtz considère comme essentielle et décisive, mais dont Brentano en est venu à contester fortement la réalité.

Comme on pouvait le craindre, ce programme très ambitieux n'a malheureusement pu être réalisé que partiellement. Le travail qui a été effectué cette année a porté principalement sur les trois aspects suivants 1) la contribution spécifique de Helmholtz à l'histoire de la théorie trichromatique des couleurs (dite de « Young-Helmholtz » ou, de façon plus exacte, « de Young-Maxwell-Helmholtz »), 2) la position de Brentano concernant le problème du « vert phénoménal » et celui du mélange des couleurs en général, 3) la controverse entre Hering et Helmholtz sur la question des relations de la physiologie et de la psychologie en général et sur la légitimité et l'importance d'une approche purement psychologique ou « phénoménologique » du problème de la couleur.

Helmholtz attribue à une simple confusion entre le mélange des lumières et le mélange des pigments la conception qui veut que le vert soit un composé de bleu et de jaune. Ceux qui, comme Goethe, Brewster et de nombreux peintres, prétendent être capables de reconnaître immédiatement dans l'impression du vert les impressions plus élémentaires de bleu et de jaune dont elle est constituée, prennent, en l'occurrence, pour une donnée immédiate ce qui constitue en réalité le résultat d'un jugement effectué sur la base de l'expérience. En dépit des arguments de Helmholtz et des partisans de la théorie orthodoxe, Brentano, dans la deuxième édition de la *Psychologie du point de vue empirique* (1911), n'a pas hésité à revenir à la théorie traditionnelle et a entrepris de justifier sa position par une tentative systématique de résolution des difficultés considérables auxquelles elle se heurte à première vue et de réponse aux objections diverses que l'on a l'habitude de lui opposer. Ce qui rend intéressant son point de vue est avant tout le fait qu'il ne peut être soupçonné de commettre la confusion élémentaire que dénonce Helmholtz entre le résultat du mélange des lumières et celui du mélange des pigments et que c'est bien de l'impression du vert elle-même, ce qu'il appelle le « vert phénoménal », qu'il soutient qu'elle est composée. Wittgenstein évoque ce problème dans les *Remarques sur les couleurs* et, tout en affirmant clairement sa préférence personnelle pour l'idée que vert est une couleur primaire, se demande si l'on peut comprendre ce que veut dire quelqu'un qui, comme Goethe ou Brentano, prétend être capable d'analyser une impression comme celle du vert aussi immédiatement et aussi sûrement que, par exemple, un accord de *do* et de *fa*, et ce que l'on peut lui objecter.

De façon plus générale, Brentano soutient que les théoriciens comme Helmholtz sont amenés à nier non seulement le caractère composé de couleurs comme le vert, mais également la réalité de la composition phénoménale des couleurs en général. Lorsqu'on dit d'une couleur qu'elle est un mélange de rouge et de jaune, par exemple, ce que l'on peut vouloir dire par là est uniquement qu'elle occupe une position intermédiaire entre ces deux couleurs, qu'elle ressemble jusqu'à un certain point au rouge, mais en même temps s'en écarte plus ou moins dans la direction du jaune. Cette position semble à Brentano au plus haut point paradoxale. Si la couleur constituait un domaine dans lequel il n'y a pas de composition réelle des qualités élémentaires, cela constituerait, par rapport aux données

des autres sens, une exception très étonnante et qui exige pour le moins une explication. La conclusion générale à laquelle aboutit Brentano cherche à réconcilier le point de vue de Helmholtz avec celui de Hering et en même temps à les dépasser l'un et l'autre. Les trois couleurs fondamentales sont le rouge, le bleu et le jaune, ce qui constituait le choix initial de Young. Hering a eu raison de soutenir, à l'encontre de la théorie de Young-Helmholtz, qu'il faut ajouter à ces trois couleurs le blanc et le noir comme couleurs élémentaires : le blanc n'est pas un mélange de toutes les couleurs et le noir n'est pas un phénomène purement privatif (la simple absence de sensation lumineuse). Hering a eu également raison de protester contre la façon dont on s'est efforcé de démontrer que le violet, qui est perçu clairement comme un mélange de bleu et de rouge, pouvait être une couleur fondamentale. Mais, malgré ses avantages, la théorie de Hering n'est pas acceptable, telle qu'elle est, parce qu'une théorie ne peut espérer rendre justice à tous les faits que si elle reconnaît la composition du vert à partir du bleu et du jaune.

On peut donc dire que la théorie de Young-Helmholtz a raison, selon Brentano, de reconnaître trois couleurs (chromatiques) fondamentales, mais ne choisit pas les bonnes, alors que celle de Hering est plus proche du choix correct, mais ajoute sans justification réelle le vert à la liste des couleurs simples. La conviction fondamentale de Hering est que l'orientation qu'a prise la physiologie sensorielle moderne est erronée dans son principe. La raison de cela est à chercher dans ce qu'il appelle le traitement spiritualiste ou, comme on préfère généralement dire, « psychologique » de questions qui, si elles peuvent être traitées avec succès, ne le seront que sur le terrain de la physiologie elle-même. De même qu'on expliquait autrefois par la force vitale tout ce qu'on ne réussissait pas à expliquer physiologiquement, l'optique physiologique a une tendance fâcheuse, depuis Helmholtz, à utiliser à tout propos l'« âme » ou l'« esprit », le « jugement » ou l'« inférence » comme *deus ex machina* pour se tirer d'affaire dans toutes les difficultés. Hering explique que c'est finalement à cet endroit, et non dans l'opposition que l'on a l'habitude d'invoquer entre les théories « nativistes » et les théories « empiristes » de la vision, qu'il faut chercher la véritable raison du désaccord qui existe entre lui et Helmholtz.

Mais, tout en préconisant le retour à l'explication physiologique et l'abandon du dualisme et du spiritualisme implicites qui caractérisent la position de Helmholtz, il reconnaît entièrement la légitimité d'une approche purement psychique de la sensation et, en particulier, de la couleur. A la différence de Helmholtz, qui a tendance à se fonder plutôt sur les faits concrets du mélange des couleurs et considère comme illégitime ou, en tout cas, imprudent, de tirer des conclusions concernant les processus physiologiques en s'appuyant sur les caractéristiques psychologiques que l'on peut attribuer directement aux sensations, il considère que ce sont les sensations elles-mêmes, et non leurs causes ou leurs antécédents physiques ou physiologiques, qui constituent les faits réels et les données immédiates pour la psychologie physiologique. Comme Brentano, il considère que,

lorsqu'il est question des sensations visuelles elles-mêmes, le jugement des peintres peut être, dans certains cas, plus objectif et plus correct que celui des physiciens ou des physiologistes. Et, puisqu'il voit dans les processus visuels des processus psychophysiques dont les sensations constituent les expressions conscientes, il traite le monde de la sensation comme une sorte d'observatoire à partir duquel on peut appréhender ou inférer certaines caractéristiques des processus nerveux sous-jacents et plus précisément, dans le cas de l'œil, des processus chimiques qui ont lieu dans la substance visuelle.

On a examiné de façon détaillée l'exposé des principes de la théorie des couleurs que Hering est amené à construire sur cette base, en accordant une attention spéciale à la question du statut exact du blanc et du noir, aux arguments invoqués en faveur de la théorie des couleurs et des processus chromatiques antagonistes (blanc-noir, jaune-bleu, rouge-vert) et au problème de la nature réelle d'impossibilités comme celles d'un vert-rougeâtre ou d'un jaune-bleuâtre. Hering considère que les impossibilités de ce genre ne sont pas logiques, mais correspondent plutôt à des faits contingents, de nature physiologique, qui résultent de la constitution particulière de notre appareil visuel. La question (et les exemples) ont continué à occuper par la suite une place importante dans la phénoménologie, qui a tendance à voir dans un énoncé comme « Il n'y a pas de vert-rougeâtre » un exemple typique de proposition qui pourrait être qualifiée de synthétique *a priori*, dans la philosophie analytique et dans les réflexions de Wittgenstein, qui récuse tout à fait la conception des phénoménologues, mais n'accepte pas du tout pour autant une explication comme celle de Hering. En fait, la question de savoir si un énoncé comme celui dont il s'agit est *a priori* ou empirique et, dans le cas où il serait réellement *a priori*, est analytique ou synthétique ne semble pas beaucoup plus près d'être résolue aujourd'hui et continue à être débattue avec la plus grande vigueur dans les discussions actuelles (voir par exemple le livre récent de C. L. Hardin, *Colour for Philosophers*).

Dans la confrontation qui a lieu à l'époque considérée entre les théories de la couleur qui sont en compétition, le problème de l'explication des différentes espèces connues d'anomalies de la vision des couleurs ou d'achromatopsies joue évidemment un rôle crucial. Il était par conséquent intéressant de regarder de près la façon dont Helmholtz, Hering et Brentano ont cherché respectivement à mettre la théorie des couleurs qu'ils proposent en accord avec les faits connus dans ce domaine et à tirer argument de la façon dont elle réussit, selon eux, à les expliquer. C'est un point sur lequel une conception comme celle de Brentano peut sembler sérieusement désavantagée, puisqu'elle est apparemment incapable d'expliquer pourquoi l'absence d'une couleur devrait entraîner en même temps celle de la couleur antagoniste. Mais Brentano propose une explication, qui est que, dans les anomalies de la vision des couleurs que l'on connaît, ce qui manque n'est pas deux couleurs simples antagonistes, mais une couleur simple plus la possibilité de réaliser le mélange phénoménal des deux autres. On peut supposer que la couleur que ne voit pas le daltonien est le rouge et que, ne voyant pas le

rouge, il est en même temps incapable d'effectuer la synthèse du bleu et du jaune et, de ce fait, ne voit pas non plus le vert.

Le travail de l'année s'est achevé par une tentative de mise en relation de la théorie des couleurs de Hering avec le point de vue actuel. Il a été admis traditionnellement que le caractère trichromatique de la vision des couleurs était dû à la présence de trois espèces différentes de récepteurs dans l'œil humain. Mais on se rend compte aujourd'hui — et c'est le point sur lequel on peut parler d'un retour aux idées de Hering — que la tridimensionnalité de la vision des couleurs est le résultat d'un dispositif nettement plus compliqué : elle ne résulte pas simplement de la trichromasie, mais de ce qu'on peut appeler la « trivariance » qui est rendue possible par l'existence de trois types de récepteurs qui sont connectés l'un à l'autre d'une façon qui correspond à l'existence de trois canaux postréceptoraux (l'un achromatique et les deux autres chromatiques et spectralement antagonistes).

Le parcours s'est conclu par un exposé synthétique de Monsieur Roberto Casati sur ce que l'on pourrait appeler, en termes helmholtziens, le problème de l'« arbitraire » des signes sensoriels et des *qualia*.

J. B.

#### PUBLICATIONS ET CONFÉRENCES

##### A. Ouvrages

*Langage, perception et réalité*, vol. I, La perception et le jugement, Editions Jacqueline Chambon, Nîmes, 1995.

##### B. Articles

— « Robert Musil et le problème du déterminisme historique », Communication au Colloque Robert Musil de Sarrebruck (24-26 novembre 1994), *Austriaca*, numéro spécial sur Robert Musil, n° 41, décembre 1995, p. 73-94.

— « Le réel et son ombre : la théorie wittgensteinienne de la possibilité », in *Wittgenstein : Mind and Language*, edited by Rosaria Egidi, Kluwer Academic Publishers, Dordrecht/Boston/London, 1995, p. 59-81.

— « Règles, dispositions et habitus : Bourdieu et Wittgenstein », *Critique*, numéro spécial sur Pierre Bourdieu, n° 579-580 (août-septembre 1995), p. 573-594.

— « Musil, Taylor et le malaise de la modernité », Conférence au Colloque de Cerisy-la-Salle sur Charles Taylor (juin 1995), à paraître dans les Actes du Colloque.

— « Entretien avec Anita Hocquard sur l'éducation », in Anita Hocquard, *Eduquer, à quoi bon ?*, P.U.F., Paris, 1996, p. 47-59.

— Entretien avec Pierre Bourdieu, organisé par l'Institut Français de Londres, sur le thème : « Conformismes et résistance », Taylor Institution, Oxford, 27 février 1996.

— « La philosophie naturelle de Boltzmann », Communication au Colloque International sur « Science et philosophie en France et en Autriche de 1880 à 1930 » (29 mai-1<sup>er</sup> juin 1995), à paraître dans les Actes du Colloque.

— « Descartes, le « bon sens », la logique et les vérités éternelles », Conférence inaugurale faite au II<sup>e</sup> Congrès International d'Ontologie, Saint-Sebastien — Barcelone (24-30 mars 1996). A paraître dans les Actes du Colloque.

— Participation à une table ronde lors de la journée en l'honneur de Bernard d'Espagnat (Institut d'Histoire des Sciences, 20 janvier 1996), intervention à paraître dans le volume des contributions de la journée.

— « Descartes, les animaux et nous », Conférence donnée à l'occasion de la Célébration du quatrième Centenaire de la naissance de Descartes, 29 mars 1996 (Sorbonne).

— « Robert Musil, le sens du possible et la tâche de l'école », Conférence inaugurale donnée à la Biennale des Sciences de l'Education, Paris (18-21 avril 1996).

— « Helmholtz and the Problem of Pictorial Representation », Conférence donnée au Séminaire d'Histoire et Philosophie de l'Art de Saint John's College, Oxford (5 juin 1996). A paraître.

— « La question "Qu'est-ce que la couleur ? ", la science, la philosophie et la réponse de Wittgenstein », Introduction à l'édition catalane des *Bemerkungen über die Farben* de Wittgenstein. A paraître.

#### *Distinction*

Ichiko Prize for Cultural Studies, Tokyo (juin 1995).